

I- COMPRENDRE NOTRE FOI AUJOURD'HUI

Le titre du cours d'aujourd'hui est aussi celui du petit cycle que je vous propose à l'occasion de l'année de la foi dans le cadre du CERCA. Il portera sur l'acte de croire alors que les trois suivants ouvriront une réflexion sur ce que nous croyons à partir des trois parties du *Credo* dont chacune est centrée sur l'une des « Personnes » de la Trinité, ce qui ne veut pas dire que chacune des trois Personnes puisse agir indépendamment des deux autres. C'est ainsi que nous nous interrogerons sur le mystère de la Création et la toute puissance du Père ; sur le mystère de notre Rédemption et l'Incarnation du Fils ; et enfin sur le mystère de l'Église qui ne peut rester elle-même au cours des siècles que par la puissance du Saint Esprit.

Donc, aujourd'hui, nous allons réfléchir ensemble sur l'acte de croire, autrement dit, sur la relation entre Foi et Raison, qui, comme vous le savez, est le titre d'une importante encyclique de Jean-Paul II du 14 septembre 1998 dont nous aurons l'occasion de parler.

Dans toutes ces questions, je ferai inévitablement souvent référence à saint Augustin que je travaille depuis plusieurs d'années dans le cadre du CERCA, mais sans oublier que j'ai enseigné la philosophie pendant une trentaine d'années et que le chrétien d'origine que je suis n'a jamais manqué de porter la plus grande attention à ce que les philosophes ont pu dire sur la croyance et sur la foi, deux mots qui n'ont pas tout à fait la même valeur, même s'ils sont souvent tenus pour équivalents par ceux qui ne connaissent pas d'autres sources de vérité que le savoir scientifique, des gens qui d'ailleurs, la plupart du temps, ne pratiquent pas davantage le travail scientifique qu'ils ne pratiquent la religion.

1. Ce que la raison peut nous dire de la foi.

1- Qu'en est-il de la raison ?

La raison ne peut nous parler que si nous l'exerçons et nous ne pouvons l'exercer que si nous y croyons. Ce qui veut dire qu'elle n'est pas une entité, une substance — cette déesse que les révolutionnaires, en 1793, voulurent substituer dans les églises au Dieu des chrétiens, mais une *activité*, comme nous le rappellent d'ailleurs certaines expressions de notre langue comme « demander raison », « rendre raison », « avoir raison », *de* quelqu'un ou de quelque chose (ce qui a donné le verbe « arraisonner ») ou *en* quelque chose...

L'activité de la raison (« raisonner ») est liée au langage : elle est, comme lui, une capacité de l'être humain, que nous disons « raisonnable », ce qui ne veut pas dire qu'il ne puisse pas être tout aussi bien déraisonnable, stupide ou fou, ce qui faisait dire à Edgar Morin que l'homme est « fousage ». Raisonnable, transcrit le latin *rationale* qui traduit le grec *logikon*, lui même formé sur le mot *Logos* qui en grec signifie à la fois « langage » et « raison ». C'est ce mot qui nous sert de suffixe pour désigner nos disciplines rationnelles, méthodiques, scientifiques qui entendent *prouver* ce qu'elles avancent par des arguments et, si possible, par l'expérience, laquelle, disait Kant à propos de la Physique, n'est rien d'autre qu'une question que nous posons à la nature. Bref, nous pouvons définir la raison par l'usage réglé du langage.

Par rapport à notre réflexion d'aujourd'hui, rappelons que *Logos* est le mot utilisé dans le *Prologue* de l'Évangile de Jean, dont l'auteur parlait et pensait grec, pour désigner le Fils de Dieu, mot que la *Vulgate* traduira par *Verbum*, la Parole, et c'est pourquoi il n'est pas inutile pour un chrétien soucieux de comprendre sa foi de laisser résonner dans son cœur le mot *logos*.

Ce mot vient du verbe grec *legein*, parler, mais il peut également signifier: « dire », « lire », « cueillir », « lier »... Le latin a plusieurs mots pour signifier dire, parler, et le mot *ratio*, d'où vient notre mot « raison », vient du verbe *reor*, *ratus sum*, qui veut dire « calculer » et « penser », ce qui a donné le nom « res » pour désigner la *chose* dont on parle, indiquant par là qu'il n'y a de « réalité », pour nous, que dite, c'est-à-dire remarquée, reconnue, identifiée, représentée, « réalisée », bref, que « pensée ».

Ce qui va à l'encontre du sens commun, habitué à opposer les mots et les choses, tout en négligeant le plus souvent le fait qu'une chose a besoin d'être dite pour être prise en compte, d'être « réalisée »... Et, en effet, ne suffit-il pas qu'une chose soit dite pour qu'elle prenne

consistance pour nous, au moins comme une simple possibilité ? De là découlent la réputation, la possibilité de mentir et toute forme de manipulation. Mais pour revenir à l'opposition des mots et des choses, retenons que nous n'avons pas d'autre moyen de faire qu'une chose, quelle qu'elle soit, puisse être prise en compte, que d'en parler.

« Avoir raison », c'est avoir le dernier mot, non pas après avoir bâillonné ses interlocuteurs pour les empêcher de parler, mais parce que l'argument que l'on a avancé, entraîne la conviction et ne laisse place à aucune objection qui en « demanderait raison ».

« Convaincre », c'est « vaincre avec », de telle sorte qu'il n'y ait, au bout du compte, ni vainqueur ni vaincu, puisque, au terme du dialogue, chacun se retrouve dans la force que donne la vérité. Alors que « persuader », c'est séduire en jouant sur l'imagination des gens, en cherchant à les influencer, en usant de son titre, de son prestige, de son autorité ; par la menace ou de mirobolantes promesses... C'est attendre de l'autre qu'il « croie » à ce que je dis, même si je lui mens, et même si je suis moi-même dans l'erreur. Distinction jamais tout à fait claire...

On ne peut donc penser la raison que comme une *activité* de langage, quand on cherche à faire la vérité, ce qui n'est possible que dans une attitude d'ouverture à l'autre, à l'objection de l'autre, qu'il s'agisse du ou des partenaires de mon dialogue, ou de l'autre qui est en moi, avec qui je dialogue chaque fois que je réfléchis : le « deux en un » dont parle Hanna Arendt. Rien de plus contraire à la raison, que le dogmatisme que les philosophes opposent au scepticisme. Car il faut être bien dogmatique pour opposer la raison à la foi !

2- Aux yeux de la raison, la foi est à distinguer de la crédulité.

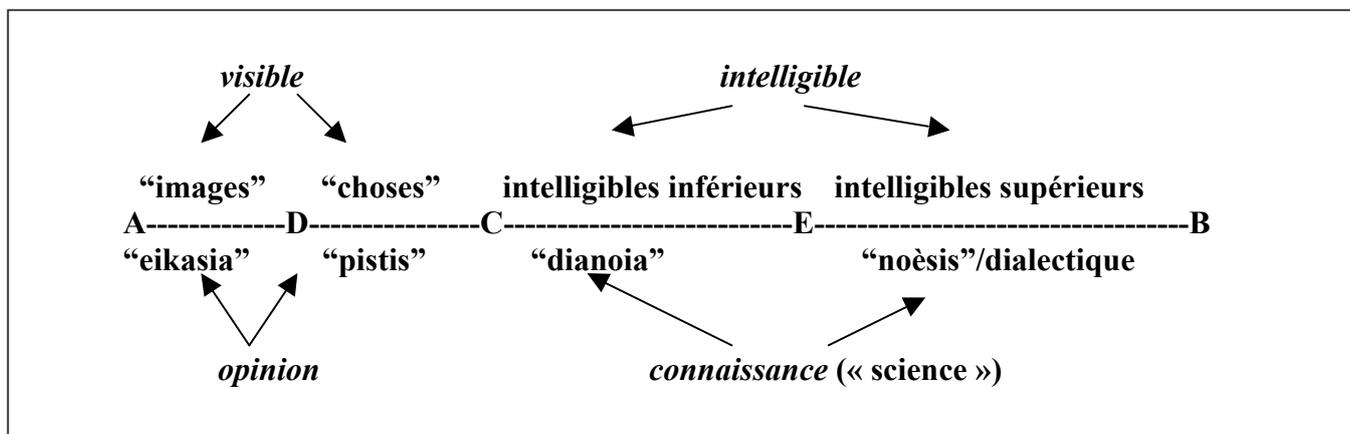
Il revient à Platon d'avoir clairement distingué deux formes d'opinion, comme d'ailleurs deux formes de science, alors que la vulgate de l'enseignement philosophique se limite le plus souvent à opposer science et opinion, pour disqualifier cette dernière au profit de la première.

Dans un texte essentiel, qui précède dans *La République*, l'allégorie de la caverne, qui dit les mêmes choses mais de manière imagée, « opinion » se dit *doxa*, dans laquelle il faut distinguer *eikasia* (imagination) et *pistis* (foi perceptive), alors que dans la connaissance véritable, la science, *épistémè*, il faut distinguer une science inférieure, *dianoia*, « qui prend des hypothèses pour principes » (l'exemple de référence pour Platon était la géométrie), et une science supérieure, appelée « dialectique » ou *noësis* (intellection) qui, « d'hypothèses en hypothèses s'élève jusqu'à un principe qui n'est pas une hypothèse » (*anupotheton*), ce qui est proprement « la science la plus haute », c'est-à-dire, pour Platon, la philosophie.

Voici un tableau qui résume la fin du livre VI de *La République* (à partir de 509e) et qui peut aider à situer les choses :

Diviser la ligne AB en deux parties inégales, AC et CB, puis chacune selon la même proportion, de sorte que l'on ait

$$\frac{AC}{CB} = \frac{AD}{DC} = \frac{CE}{EB}$$



Ce texte de Platon fonde la philosophie occidentale dont on a pu dire que, dans le meilleur des cas, elle n'a fait que le reprendre et le commenter, et, dans le pire des cas, le mutiler pour n'en garder que des morceaux retenus comme « intéressants », comme en particulier l'opposition massive et simplifiée de la science et de l'opinion. C'est ainsi que l'on a opposé matérialisme et idéalisme. En effet, l'objet de la *doxa* est perceptible par nos sens, ou lié à une perception possible, alors que celui de l'*épistémè* ne peut être qu'intelligible, ce qui veut dire qu'il n'a de réalité que pour la pensée qui le pense.

Or, dans la hiérarchie de ces quatre formes de connaissance dont les deux inférieures sont tantôt vraies, tantôt fausses (Platon appelant *orthè doxa*, l'opinion droite, comme par exemple le bon renseignement qui m'est donné quand je demande mon chemin), alors que les deux supérieures, ne peuvent être que vraies, sauf bien sûr si je me trompe ou me contredis (mais c'est alors affaire de psychologie et non de science), Platon distingue l'imagination (*eikasia*) de la perception des idées (*noësis*) lesquelles, que beaucoup de nos jours semblent confondre sans se poser la moindre question. En effet, loin de n'être que des créations de mon esprit, les « idées », ou « formes intelligibles », s'imposent à moi par leur nécessité (elles ne peuvent pas être autrement), même si je dois en chercher la juste formulation (par la dialectique). Alors que les images ne sont que des reflets de mes perceptions du réel, ou des constructions libres de ma pensée à partir de mes souvenirs, qu'il s'agisse la perception de choses réelles ou de fictions, les « idées » s'imposent à moi comme, pour ainsi dire, de l'extérieur, qu'il s'agisse d'une figure géométrique avec les différents théorèmes qui en découlent, ou d'idées comme celle de la Justice, dont traite *La République* de Platon, ou à plus forte raison de celle du Bien, qui échappe à la définition, puisque, comparable au soleil qui rend visible ce qu'il fait être, le Bien est dit « *au-delà de l'essence* » : « indéfinissable ». C'est lui que, quelques siècles plus tard, Plotin nommera l'Un, dans lequel des chrétiens comme Augustin reconnaîtront quelque chose du Père, principe sans principe. . .

Mais soyons encore plus précis : l'*eikasia*, c'est l'acte d'imaginer, mais sans savoir qu'on imagine, comme l'illustre très bien l'exemple, même s'il est tout à fait fictif, « supposé », des prisonniers enchaînés dès leur petite enfance dans la caverne¹ et qui n'ont jamais rien vu d'autre que les ombres qu'on a bien voulu leur montrer, sur la paroi, face à eux, et qui ne savent même pas ce que c'est qu'une ombre. Pour eux, ces ombres sont la seule réalité qu'ils connaissent, et à propos de laquelle, d'ailleurs, certains sont capables de faire de meilleurs pronostics que les autres.... Parfaite illustration de ce qui se développera plus tard, démultiplié par les médias modernes (radio, cinéma, télévision), sous le nom d'idéologie. Il est facile de reconnaître là, le dogmatisme du fanatisme, et de toute forme de comportement qui relève d'un endoctrinement.

C'est ce que nous nommerons *crédulité* et qui n'est certainement pas le lot exclusif des « croyants »... Car, il y a aussi un fanatisme athée. Et sans doute de nos jours beaucoup plus actif que celui des chrétiens qui, devenus sociologiquement minoritaires, doivent prendre le risque de pratiquer leur foi, et donc d'en rendre raison au moins à eux-mêmes.

Mais la foi, en latin, se dit *fides*, origine du mot « fidélité », ce qui suffit à l'opposer à la crédulité, car si on peut croire quelque chose, sans se demander si l'on a raison de le croire, on ne peut être fidèle qu'en sachant à quoi, ou à qui, on choisit de l'être. Les croyants chrétiens sont appelés les « fidèles ». Ils le sont, ou doivent l'être, au Christ dont ils portent le nom.

Mais il y a une autre différence ; alors que la crédulité repose sur la projection psychologique de ce qui pour nous a valeur dans le monde commun (force physique ou puissance d'où qu'elle vienne : de l'argent ou de la beauté, comme l'illustre le culte des VIP) *la foi en Dieu nous renvoie à une perfection qui n'est pas de ce monde* et qui nous met en quête de quelque chose qui remet en question les valeurs du monde. Elle est intempestive.

Par exemple, le Dieu de Descartes qui ne semble pas faire très souvent l'objet des cours de philosophie, puisque certains ne craignent pas de l'assimiler à un tour de passe-passe pour sortir du solipsisme (car la question cartésienne est : comment garantir l'adéquation entre ma

¹ Platon, *la République*, début du livre VII. Le texte sur les quatre formes de connaissance est à la fin du livre VI.

représentation et la chose que je me représente ?). Il s'agit pour Descartes de l'idée d'un être parfait dont l'évidence en moi est encore plus indubitable que celle de ma propre existence, une affirmation qui vient non pas de l'imagination, mais de la raison, car il y a à cela une raison. En effet, sans cette idée d'un être parfait, je ne pourrais pas me reconnaître imparfait, alors que je le suis puisque je suis capable de me tromper. De plus, c'est parce que cet être parfait, à qui je dois mon être comme tout ce qui existe, ne manque de rien qu'il n'a aucune raison de me tromper et que je me dois de me dire qu'il dépend de moi, à condition de me donner une méthode sûre, d'éviter l'erreur. Autrement dit, c'est l'idée de Dieu qui me donne confiance en moi-même et à ma capacité de connaître en vérité, mais cette confiance passe par la reconnaissance de ma fragilité et par mon effort pour tendre vers la perfection. En effet, même si ce n'est pas écrit explicitement dans la *Méditation troisième*, cela me semble en être la conséquence : ce ne serait pas me reconnaître imparfait que de me prendre moi-même pour la norme et la mesure de toute chose. Et cela nous rend ici plus proches de saint Augustin que de la plupart des soi-disant rationalistes qui se réclament de Descartes.

Le but des *Méditations métaphysiques* de Descartes est de faire la différence entre l'opinion qui suffit pour la conduite ordinaire de la vie, du savoir scientifique. Il ne suffit pas de répéter cette différence pour la justifier, il faut aller jusqu'à penser la manière dont on connaît. En effet, la différence n'est pas dans le contenu de ce que l'on croit savoir, mais dans la manière dont on le connaît, ou dans les raisons que l'on a de croire : dans les principes.

Au sujet de la croyance commune qui sert de fondement à la vie sociale, Pascal n'hésite pas à parler d'« erreur commune », admise par habitude, et réellement remise en question, ce qui fonde un relativisme « politique » : « vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà ». Mais nous sommes entrés dans un monde où les Pyrénées ne changent plus grand-chose... Et c'est bien parce que « il y a des hommes » (Hannah Arendt), que quand il s'agit de vérité, chacun demande raison à un autre de ce qu'il avance... Si l'on veut dépasser l'affrontement pour l'accord, l'affirmation unilatérale ne suffit pas. On ne peut tenir ensemble que sur des arguments irréfutables. Et partagés.

3- Du point de vue de la raison, il y a une vérité plus haute que celle du savoir scientifique.

La science la plus haute pour Platon n'est pas la plus certaine du point de vue du savoir. Si c'était le cas, ce serait la géométrie. Or la mathématique n'est que l'image de la véritable science, la science de la sagesse ou philosophie, qui est l'art de bien vivre et d'atteindre la vie heureuse. Car nous sommes faits pour être heureux. Notre vie a un sens. Il y a une finalité.

Il y a un grave malentendu à propos de la *Critique de la raison pure* de Kant dont certains ont conclu un peu vite, qu'elle a anéanti la métaphysique dans la mesure où le savoir y a été démontré impossible, puisque la science de la nature ne peut porter que sur la réalité matérielle sur laquelle l'expérimentation est possible. Kant se référait à la physique de Newton comme science de référence, alors en train de se détacher de la philosophie², ce qui ne l'a pas empêché d'écrire *La religion dans les limites de la simple raison*. Son projet est donné explicitement dans la Préface de la seconde édition de la *Critique de la raison pure* (1786) : « j'ai dû limiter le savoir pour faire une place à la foi ». Ce qu'il appelle foi, c'est ce qui censé répondre à la question du sens de la vie.

La question du sens relève de la philosophie pratique commandée par les deux questions : *Que dois-je faire ?* et *Que m'est-il permis d'espérer ?* Il revient à la philosophie de dégager les principes de la morale et de la religion : l'idée de Dieu, de monde, la notion d'âme, et celle de liberté... Il y a des idées qui ne sont pas des connaissances (il y a même des antinomies, des contradictions de la raison à propos du monde !), mais ces idées nous permettent de

² Alors que pour Descartes, elle en faisait toujours partie : « Ainsi toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale ; j'entends la plus haute et la plus parfaite morale, qui présupposant une entière connaissance des autres sciences, est le dernier degré de la sagesse » (Pléiade, 1953, p.566, lettre préface à celui qui a traduit ce livre)

systématiser notre savoir et de fonder la morale qui loin de se réduire au conformisme qui nous fait nous adapter au monde *tel qu'il est*, consiste à réaliser *ce qui doit être*.

En un sens, l'intention de la critique kantienne de la philosophie, c'est de libérer la foi, en l'occurrence la foi chrétienne (Kant a été élevé dans la foi luthérienne), de toute forme de dogmatisme et de toute idolâtrie. Dieu ne doit pas être *imaginé* à la manière d'un surhomme, plus ou moins redoutable, voire capricieux, à partir de ce qui a valeur en ce monde, mais doit être *pensé* dans sa transcendance. Ce qui veut dire que si l'idolâtrie se fonde sur le monde tel qu'il est, ou, dans le cas du fanatisme à visée totalitaire, tel qu'on voudrait qu'il soit, la foi en Dieu nous soumet à *ce qui doit être* et exige de nous une *conversion morale* qui va à l'encontre de nos visées égoïstes ou dominatrices.

Ainsi la raison humaine, quand elle devient philosophie, quête de la sagesse en vue de la vie heureuse, est capable, par ses seules ressources de distinguer foi et crédulité. La crédulité, facilement idolâtre, imagine le plus souvent Dieu à partir des valeurs de ce monde, alors que la foi vise un être parfait et source de toute perfection, sur lequel on puisse fonder la quête de la vie heureuse. Comme Socrate, qui n'a pas craint de subir la mort à laquelle la Cité l'avait condamné.

2. La spécificité de la foi chrétienne

1. Cette foi est fondée sur une révélation et elle se vit dans le temps

Elle n'est pas fondée sur une révélation particulière, extraordinaire, faite à un Prophète que l'humanité devrait croire sur parole et suivre aveuglément, mais sur une révélation faite par des Prophètes, à travers l'histoire d'un Peuple, Dieu les ayant choisis pour être la « lumière des nations ».

Cette histoire du Peuple de Dieu a, par elle-même, une *valeur pédagogique et éducative* : elle prend l'humanité comme elle est, avec ses violences et ses souffrances, avec sa générosité et sa lâcheté. Elle la prend où elle en est, pour la faire évoluer dans le sens non seulement d'un mieux mais d'une restauration de sa capacité originelle qui est d'apprendre à vivre de la vie même de Dieu.

Cette histoire tendue vers l'avenir par une promesse de salut, *donne son poids au temps* qui n'est plus celui de « l'éternel retour » du même, ni seulement l'occasion de magnifier quelques grands personnages ou quelques événements décisifs de l'histoire d'un peuple. Elle est l'histoire d'un progrès ou d'une décadence, selon le critère du bien voulu par Dieu et qui n'est autre que celui auquel aspire le cœur de l'homme. Cette « histoire sainte » est la matrice de toutes les philosophies de l'histoire qui trouvent une première version dans la *Cité de Dieu* de saint Augustin, mais qui prendront différentes formes, y compris dans une version athée avec le marxisme, surtout à partir de la fin du XVIII^e siècle.

De cette histoire, qui devrait être celle de l'ajustement de l'homme, de chaque homme et de chaque société, à la volonté de Dieu, *l'avenir nous reste inconnu*. C'est pour cela qu'elle est le lieu de la question du sens : Où allons-nous ? Sommes-nous dans la bonne direction ? Elle est le lieu de la fidélité et de l'espérance.

A défaut de pouvoir nous dire explicitement ce qui nous attend, la Bible, reflet de l'état de l'humanité à différentes époques, nous fournit comme une série de miroirs à travers lesquels nous pouvons déchiffrer les « signes des temps ». C'est pourquoi, elle a toujours besoin d'être *interprétée*. Normalement, depuis le renouveau initié par Vatican II, l'Écriture est lue en Église et elle est commentée. Selon le *Code Droit Canon* de 1983, l'homélie « fait partie de l'action liturgique elle-même et est réservée au prêtre ou au diacre » (canon 767). Ce que le pape Benoît XVI explicitait ainsi en 2007 : « elle a pour fonction de favoriser une *compréhension plus large et plus efficace de la Parole de Dieu dans la vie des fidèles* »³.

Or l'interprétation est un travail de la raison. C'est ce travail qui nous rend attentifs...

Cette histoire est soutenue par une *alliance* entre Dieu et son peuple où il est précisément question de *fidélité* aux deux commandements qui, comme le dira Jésus, résumant toute la loi

³ Exhortation post synodale (22 février 2007), *Sacramentum caritatis*, n. 46

et les prophètes (Mt 22,27-40) : « *Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toutes tes forces* » (Dt 6,5) et le second, tout aussi exigeant, dont l'application sera même donnée comme vérification de l'accomplissement du premier : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Lv 19,18).

2. Jésus-Christ, Verbe de Dieu devenu homme, est l'accomplissement de la Révélation.

Vatican II, *Dei Verbum*, 4 :

Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé par les prophètes, Dieu « *en ces jours qui sont les derniers, nous a parlé par son Fils* » (He 1, 1-2). Il a envoyé en effet son Fils, le Verbe éternel qui éclaire tous les hommes, pour qu'il demeurât parmi eux et leur fit connaître les profondeurs de Dieu (cf. *Jn* 1, 1-18). Jésus Christ donc, le Verbe fait chair, « *homme envoyé aux hommes* »⁴, « *prononce les paroles de Dieu* » (*Jn* 3, 34) et achève l'œuvre de salut que le Père lui a donnée à faire (cf. *Jn* 5, 36 ; 17, 4). C'est donc lui – le voir, c'est voir le Père (cf. *Jn* 14, 9) – qui, par toute sa présence et par la manifestation qu'il fait de lui-même par ses paroles et ses œuvres, par ses signes et ses miracles, et plus particulièrement par sa mort et sa résurrection glorieuse d'entre les morts, par l'envoi enfin de l'Esprit de vérité, achève en l'accomplissant la révélation, et la confirme encore en attestant divinement que Dieu lui-même est avec nous pour nous arracher aux ténèbres du péché et de la mort et nous ressusciter pour la vie éternelle.

L'économie chrétienne, étant l'Alliance Nouvelle et définitive, ne passera donc jamais et aucune nouvelle révélation publique n'est dès lors à attendre avant la manifestation glorieuse de notre Seigneur Jésus Christ (cf. *1 Tm* 6, 14 ; *Tt* 2, 13).

Jésus nous a tout dit de Dieu. La révélation est clause, il ne nous reste plus qu'à l'écouter et à la comprendre à partir de ce que nous sommes afin de pouvoir en vivre, sous la conduite de l'Esprit. C'est ce que nous retrouverons dans le Mystère de l'Église.

Cependant, il y a une histoire des dogmes, non que le christianisme ait construit sa doctrine au cours des siècles, comme si Jésus était devenu Dieu par la créativité des hommes d'Église réunis en conciles. Comme le montre l'histoire des premiers conciles œcuméniques, c'est toujours à l'occasion des hérésies qui menaçaient de lui faire perdre son identité et sa mission que l'Église a éprouvé le besoin de définir et d'explicitier sa foi.

3. la foi est la réponse humaine à une initiative qui vient de Dieu

La foi qui est fidélité est à comprendre sur le modèle des relations interpersonnelles et en particulier sur celui d'une relation amoureuse. Dieu est amour. Sa vie est charité.

Pas plus que nous n'avons pris l'initiative de vivre, nous n'avons à proprement parler l'initiative d'avoir la foi. Elle ne peut nous venir que de Dieu. Il nous revient seulement de l'accepter en la vivant, ou de la refuser, car nous avons cette capacité de choisir – le « libre-arbitre de la volonté » – que Dieu nous a donnée et qui est la condition de l'amour.

La foi est un don gratuit de Dieu et c'est à partir de cette gratuité qu'il nous faut comprendre la prédestination. Elle signifie que Dieu nous précède dans la rencontre à laquelle il nous invite gratuitement, sans aucun mérite de notre part, tout en nous laissant libres de répondre oui ou non, car nous ne sommes pas des marionnettes entre ses mains.

S'il ne nous précédait pas comment pourrions-nous le rencontrer, lui, et non pas une pure création de notre imagination, un Dieu à notre mesure, alors qu'il veut nous hisser à sa mesure ?

Parfois il se fait attendre, et désirer et cette épreuve est douloureuse, énigmatique... Peut-être est-elle destinée à creuser le désir?... Et à nous rappeler que tout est grâce et que « *nul ne peut venir au Fils si le Père qui l'a envoyé ne l'attire* ».

Il n'y a pas de prédestination négative, car ce serait ruiner notre liberté... Mais Dieu ne peut contredire notre choix, tel que nous l'avons fait. Il ne peut nous sauver sans nous, et encore moins malgré nous.

Enfin, il ne nous appartient pas de savoir qui sera sauvé ou non. Ce sera l'affaire de Dieu à la miséricorde de qui nous ne pouvons que nous remettre, avec humilité et confiance.

⁴ *Epist. ad Diognetum*, 8, 4 ; Funk I, 403.

3. Foi et raison

1- Le Christ vrai philosophe

Il est le vrai philosophe parce que Verbe incarné, à la fois Dieu et homme

Pas seulement prophète, mais chemin vers la Patrie, unique chemin vers Dieu⁵. Orgueil et autosuffisance contre humilité et obéissance au Père. Mystère de l'altérité dans la Trinité.

2- Foi et raison devenues rivales

La distinction de la nature et de la grâce fut introduite par Augustin pour expliciter l'économie du salut. Elle devint au Moyen-Âge celle de la nature et de la surnature, comme deux ordres distincts, qui n'étaient en fait que la projection des deux pouvoirs, temporel et spirituel, avec, pour chacun la revendication de sa légitime autonomie puis, plus tard, une lutte à mort pour l'hégémonie, chacun ne voyant plus dans l'autre qu'un rival menaçant à éliminer pour ne pas disparaître.

Alors que la grâce est une réalité relationnelle, comme l'amour. L'opposé du péché qui est refus de dépendre de Dieu.

3-Rivalité, conséquence de la crise pélagienne mal comprise

Cette opposition néfaste résulte en fait d'un grave et tragique malentendu hérité de la crise pélagienne mal comprise. Ce n'est pas du libre arbitre que la grâce a triomphé, mais du péché contre lequel la raison ni le droit ne peuvent rien. Notre liberté n'est effective que tournée vers Dieu, qui nous parle par des hommes. La grâce ne peut être donnée qu'à un être libre capable de la refuser. Et elle lui est donnée pour qu'il puisse la recevoir.

4- Crede ut intelligas

Jean-Paul II, *Foi et raison* (1998) n. 23.

La philosophie, qui déjà par elle-même est en mesure de reconnaître le continuel dépassement de l'homme vers la vérité, peut, avec l'aide de la foi, s'ouvrir pour accueillir dans la « folie » de la Croix, la critique authentique faite à tous ceux qui croient posséder la vérité, alors qu'ils l'étouffent dans l'impasse de leur système. Le rapport entre la foi et la philosophie trouve dans la prédication du Christ crucifié et ressuscité l'écueil contre lequel il peut faire naufrage, mais au-delà duquel il peut se jeter dans l'océan infini de la vérité. Ici se manifeste avec évidence la frontière entre la raison et la foi, mais on voit bien aussi l'espace dans lequel les deux peuvent se rencontrer.

⁵ Cf. Saint Augustin *Confessions* VII, 20, 26